

Le Cri du silence

Une enquête sur un poète et son peuple

***Le Cri du silence*, Production/ réalisation : Yves Bisailon et Alan Collins, Avec la participation financière du Conseil des arts de l'Ontario, de la Société de développement de l'industrie cinématographique de l'Ontario et de Téléfilm Canada : en collaboration avec TVOntario**

Jean Marc Larivière

Que vaut la création sans diffusion?

Numéro 61, mars 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larivière, J. M. (1991). Le Cri du silence : une enquête sur un poète et son peuple / *Le Cri du silence*, Production/ réalisation : Yves Bisailon et Alan Collins, Avec la participation financière du Conseil des arts de l'Ontario, de la Société de développement de l'industrie cinématographique de l'Ontario et de Téléfilm Canada : en collaboration avec TVOntario. *Liaison*, (61), 16–16.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Une enquête sur un poète et son peuple

Le Cri du silence. Production/réalisation : Yves Bisaillon et Alan Collins. Scénario : Yves Bisaillon. Recherche : Jean-François Desrochers, Alain Poirier. Directeur photo : Michel Koszyco. Prise de son : Bill McMillan. Montage : Alan Collins. Musique : Robert Paquette. Avec la participation financière du Conseil des arts de l'Ontario, de la Société de développement de l'industrie cinématographique de l'Ontario et de Téléfilm Canada; en collaboration avec TVOntario.

par Jean Marc Larivière

Une salle comble au lendemain de la boucherie de Radio-Canada s'installe pour la première du film **Le Cri du silence**, à Toronto, ville désormais sans voix française à la télévision nationale. Eût été un scénario on aurait dit que c'est trop gros, que ce n'est pas vraisemblable. Pourtant...

Les aboiements d'un chien fou écorchent la nuit couverte, mais c'est la déchirure du collet clouté contre la gorge qu'on ressent, le serrement inflexible de la chaîne sur le pieu démesuré qu'on conjure dans le noir. Un coup de feu retentit. On est lâché sans amarre dans l'univers rageur du poète-dramaturge Jean Marc Dalpé.

Un Jean Marc Dalpé rieur qui se livre volontiers, qui vous donne sa chemise et endosse la peau de l'autre... walk a mile in my shoes, Jack... (tant Daniels que Kerouac) mais qui pare aussi des regards indiscrets quelques recoins secrets peut-être même pour lui.

Un Jean Marc Dalpé rieur qui se livre volontiers.

À l'image de son sujet, le film de Bisaillon-Collins arpente le paysage ontarien de long en large puis en profondeur, dégage les racines du poète. Né d'un père francophone et d'une mère anglo-saxonne, on comprend mieux son choix de langue « maternelle » après avoir fait la connaissance des bonnes « matantes » canadiennes-françaises.

Très vite on constate que l'évolution de l'artiste est inextricable des luttes de sa collectivité de souche : **Penetang, l'école de la résistance, Les Murs de nos villages, Hawkesbury, la grève d'Amoco, Hawkesbury Blues, Sudbury, l'Inco, Nickel.** Ce double portrait du poète et de son peuple, les réalisateurs le brossent à coup de témoignages engageants, qui vont de l'ancienne de l'école de la Huronie, qui avait un petit faible pour l'artiste, jusqu'à Thérèse, le modèle de l'héroïne de **Hawkesbury Blues**, en passant par les collaborateurs et les complices Brigitte Haentjens, Robert Bellefeuille et compagnie.

À la tentation réductionniste de savoir qui de l'artiste ou de la communauté est à la remorque de l'autre, le film opte pour une voie qui nous rend témoin d'une véritable symbiose du poète et de son milieu. Snoopy, le motard gréviste d'Amoco, dans le moment fort incontestable du film, affirme avec une franchise désarmante qu'il vit à travers l'artiste, porteur qu'il est de ses espoirs et de ses aspirations. Le poète-héros : pas celui que la bière des autres nous donne, mais l'incarnation du cri des laissés pour compte de l'Ontario français.

Le Cri du silence est tout ça et bien encore. Pourtant dès les premières séquences un léger malaise s'installe et va en grandissant. Tout est en place pour que le film décolle, nous emporte loin mais on a l'impression gênante de planer à ras de terre. Pourquoi?

L'œuvre de Dalpé cerne impitoyablement son sujet, ne l'épargne aucunement, pas plus que la lectrice/spectateur d'ailleurs, ce qui fera dire à un commentateur « qu'on ne sort pas indemne d'une pièce Dalpé ». Or, malgré un scénario qui dégage savamment

les grands épisodes et les fait revivre grâce à des personnages attachants, le traitement filmique de ce matériel sape trop souvent les élans qui devraient nous emporter.

Cela commence par une image fade, indifférente, exception faite, drôle de paradoxe, du métrage d'archive. Ainsi, les efforts louables de mise en scène n'arrivent pas à s'affranchir de la lourdeur des cadrages sans inspiration qui n'assument pas leur sujet, au contraire même des interventions.

En panne de plans, le montage abdique toute invention et adopte les rythmes dociles d'un document télévisuel ordinaire. La séquence de la Colson fera brailler Patrice Desbiens dans sa bière.

Bisaillon-Collins se gardent pourtant bien de nous livrer un film didactique sèche sans pour autant faire appel aux styles plus éclatés prisés dans les récentes séries TVOntario-ONF. **Le Cri du silence** mise plutôt sur une approche sobre, sans éclat, qui n'est pas sans rappeler le cinéma direct; mais il oublie ou ne comprend pas qu'il faut alors s'engager corps et âme à cerner son sujet, à l'apprivoiser et à se laisser apprivoiser par lui. Or, tout public qu'est l'art de Dalpé, il demeure étrangement intime. C'est sa grande force. Ses textes parlent à la première personne en tutoyant toujours. Son écriture adresse la lectrice/spectateur sans détour, ce que ne parvient pas à faire le film qui s'interpose presque malgré lui entre le sujet et le public.

À la fin, la force vive de Dalpé et de son œuvre est irrépressible, et Bisaillon-Collins révèlent habilement ce qui les ont inspirés et ceux et celles qui s'en sont inspirés. Mais à son tour, on aurait voulu sortir de la projection essoufflé d'inspiration alors qu'on l'est d'avoir trop longtemps retenu son souffle.

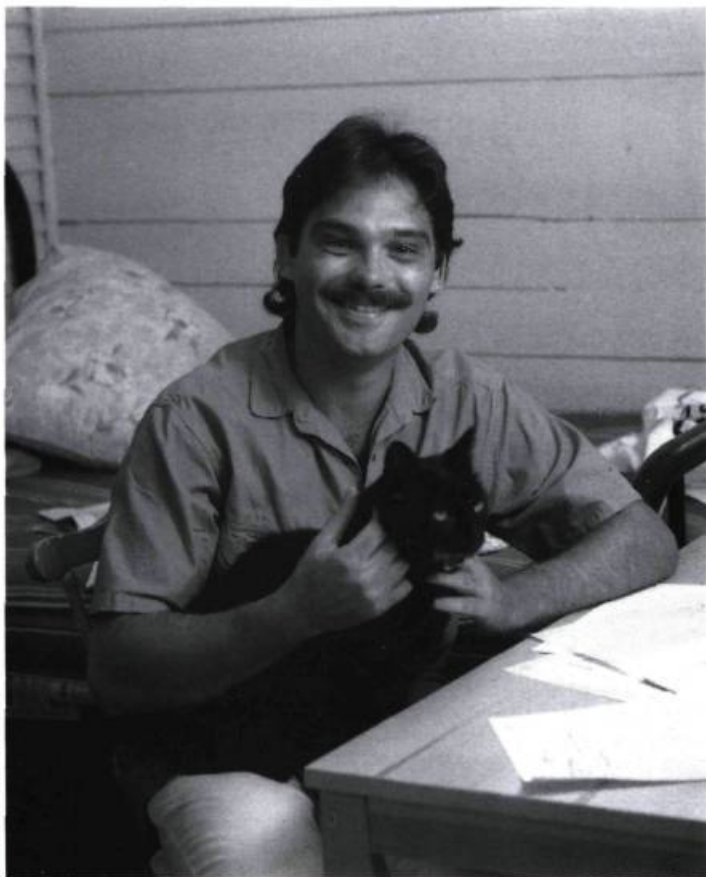


Photo : André Pilon